

A Chaumont-sur-Loire, les jardins ont rendez-vous avec le chaos

Le thème retenu par le 13e Festival a donné lieu à des créations relevant parfois de l'installation.

La théorie du chaos, chère aux scientifiques, peut-elle s'appliquer aux jardins ? La question n'est pas innocente : le 13e Festival international des jardins de Chaumont-sur-Loire a retenu ce thème alors que, par définition, le jardin, artifice programmé, obéit à un ordre, fût-il aléatoire. Sur les bords de la Loire, le chaos a curieusement pris la forme de la spirale, figure déclinée par de nombreux paysagistes. Ce qui ne règle pas pour autant la question du chaos. Est-il un vide existant avant tout acte créateur, une métaphore de la vie originelle ?

On retrouve cette idée parmi quelques-uns des trente jardins du Festival. C'est le cas de *Tohuwabohu* imaginé par l'atelier **Dreiseitl**, venu d'Allemagne. Sa vision d'une planète après le Big Bang est peu réjouissante : un cratère d'argile craquelée d'où émerge une végétation hasardeuse. Le *Tapis vert* (*Green Carpet*), de l'Allemand **Bernhard Küdde**, relève plutôt du mauvais rêve : la pelouse est comme aspirée en son centre par une sorte de trou noir où vont disparaître un ginkgo déjà à demi englouti ainsi qu'un banc basculé aux trois quarts. Le *Jardin de mousse* du groupe néerlandais West 8 (**Adrian Gueuze**) est à l'image du désordre après la tempête : un sol de mousse d'où émergent des troncs fracassés - une belle atmosphère à la Ruysdael.

Le chaos peut être aussi une organisation dont on ne connaît pas la clé. A Chaumont, la majorité des créateurs de jardins ont choisi cette référence. Les uns faisant le pari d'une complexité quasi scientifique, les autres jouant la simplicité. Avec *La Logique du tournesol*, **Anna Costa** et **Carlo Contesso** (Espagne) ont croisé un modèle mathématique très ancien, la suite de Fibonacci, où chaque nombre est égal à la somme des deux précédents, et un modèle naturel, les plantes fractales qui se divisent à l'infini en gardant la même forme (le chou-fleur ou le tournesol). Les plantes sont logées entre des plots de fer à béton disposés selon un ordre complexe. La réussite de cette composition tient surtout à son aspect visuel.

Pour l'**Institut Quasar**, une école italienne, le chaos prend la forme d'un arbre dont les ramures et les racines s'échappent d'une boule constituée d'un ruban métallique qui s'enroule en spirale. *Kaléidoscope*, conçu par une autre équipe italienne (**Pizzoni, Cristiano, Cucchi** et **Roca**), repose sur la diffraction de l'image : des bandes végétales parallèles et ondulantes de diverses couleurs sont démultipliées de manière aléatoire par des petits kaléidoscopes.

Les idées simples peuvent cacher des réussites formelles incontestables : le tas de bois noir désordonné du Français **Jean-Pierre Brazz** posé au milieu d'une ellipse révèle soudain l'anamorphose d'un *Cercle d'or* parfait. De la complexité naît la simplicité. Mais l'œuvre relève-t-elle de l'installation ou du jardin ? C'est toute l'ambiguïté du festival. Surtout quand l'installation débouche sur la banalité. Le *Mikado* des belges **Sauvage, Gourrier** et **Gillier**, agrandissement du célèbre jeu de hasard au milieu duquel un pépiniériste a déversé une partie de son catalogue, est à peine sauvé par l'astuce de la réalisation.

On retrouve ce simplisme dans *Dispersion et mesure* des Suisses **van Oordt** et **Barthassat** : un mur de béton brut incrusté de déchets sépare les plantations anarchiques de tabacs et de cosmos des lavandes sagement alignées. Cette démarche univoque favorise également les discours moralisateurs. Pour les deux équipes australiennes (celle de **Kate Cullity** et celle de la **Ryde School of Horticulture**), ce sont les hommes qui introduisent un chaos destructeur au sein d'une nature équilibrée et heureuse.

LE GOÛT DES "FOLIES"

Au-delà de l'équation complexité/simplicité, le thème du chaos renvoie plus heureusement aux parcs du XVIII^e siècle. Peut-être à cause de ce goût pour les "folies", ces petites constructions allégoriques semées dans les parcs. Avec *Babel*, quatre mousquetaires italiens (**Bucelli, Lorenzi, Rinaldini**, et **Roselli**) ont élaboré, dans cet esprit, une double spirale architecturale et végétale qui conjugue complexité, choix des matériaux et réalisation soignée. Le goût de la (fausse) ruine cher au XVIII^e siècle a également inspiré **Cécile Commandré** et **Pavel Bolgarev** (France). Le duo propose un jeu de gabions, ces "sacs" de pierres enfermées dans un treillis métallique, qui s'écroulent peu à peu et sont envahis par la végétation. Avec *Stumpery*, le conservatoire de Chaumont reprend un classique des jardins anglais de la fin du XVIII^e siècle : celui des allées de souches. Ce bel artifice, assez inquiétant, évoque des entassements d'ossements d'animaux antédiluviens disparus lors d'une catastrophe.

L'agence française Erta (**Charlotte Rulph** et **Marie Plessier**) tire plutôt son inspiration des jardins transalpins. *A tous ceux qui rêvent encore* est la suite aggravée de Bomarzo. La maison penchée du célèbre parc italien a ici disparu dans le sol : on n'en aperçoit plus que la façade. Joli travail. *Jardin d'école* est encore une "folie", mais pour une époque de crise. Elle est bricolée par l'école d'architecture de Nantes, sous la conduite de **Kinya Maruyama**, à l'aide de matériaux de récupération.

La palme de la complexité et de la bizarrerie, mais aussi de la sophistication, revient incontestablement à *La Malédiction d'Agamemnon*. Elle est signée par l'Anglais **Charles Jencks**, un des maîtres du postmodernisme. Son jardin est constitué d'une passerelle d'un rouge agressif, en forme de spirale, courant sur un plan d'eau sur lequel se développent des plantes aquatiques. Le tout est redoublé par des effets d'optique verticaux et des jeux d'eau. Là encore, la métaphore chaotique tire du côté de l'installation, mais ici la réussite est incontestable.

Emmanuel de Roux